

L'écriture gothique a deux formes de **r** : l'**r** droit et l'**r** rond. L'**r** droit la plupart du temps est petit, souvent pourtant il descend au-dessous de la ligne (pl. 96 b. 97 a); il a trois formes principales : 1. la hampe verticale est simple et droite et l'épaupe prend en haut, à angle aigu (pl. 101); 2. la hampe semble divisée en deux : elle est munie d'un trait latéral, prenant en bas sur la ligne et se dirigeant obliquement vers le haut et servant de liaison avec l'épaupe; il semble que ce soit là le point de départ de l'évolution qui plus tard devait conduire à l'**r** avec double trait vertical, qu'on a aujourd'hui dans l'écriture gothique allemande; souvent l'épaupe de l'**r** est supprimée, on a seulement le trait latéral oblique; cette forme se retrouve en particulier dans la cursive (pl. 96 a. 100 a. 100 b); 3. la hampe, à la base, est fortement recourbée vers la droite (pl. 89. 91. 93. 115 a). — L'**r** rond n'est autre chose que l'**r** dans l'ancienne ligature *or*. Avec le temps il devint une lettre indépendante. De même cet **r** a des formes variées: le plus souvent on a l'ancienne forme, où la partie supérieure de l'**r** est formée d'une petite courbe, ouverte à gauche, et à la base de laquelle adhère un trait horizontal ou oblique; fréquemment pourtant il ressemble au **z** bref d'aujourd'hui de notre écriture latine; en effet, souvent aussi bien en haut qu'en bas il a un trait horizontal. (Pl. 101. 113 a. 113 b. 115 a.)

Au XIII^e siècle l'**s** rond est toujours de plus en plus employé à la fin des mots, mais on rencontre encore toujours l'**s** long. Au commencement et dans le corps des mots **s** rond est d'abord rare; ce n'est que plus tard qu'il devient plus fréquent. Sa forme subit de grandes transformations : au commencement il a la même forme que notre **s** moderne de l'impression latine, il est donc ouvert en haut et en bas; puis il devient fermé en haut ou en bas ou des deux côtés à la fois; c'est pour cela qu'il affecte souvent la forme du chiffre arabe **8** (pl. 96 b. 108); en beaucoup de manuscrits il a la forme d'un **B** majuscule latin (pl. 107 a). Souvent déjà sa forme se rapproche de l'**s** final dans la gothique courante moderne (pl. 92. 96). Parfois aussi on rencontre un **s** rond, étiré (pl. 101. 109 a).

La haste du **t** coupe la barre plus souvent qu'auparavant et la dépasse un peu. Il est souvent difficile de distinguer **t** de **c**, la barre étant placée tout à fait ou en majeure partie sur le côté droit de la haste. Souvent la haste du **t**, en bas, descend tout droit et n'a pas de courbe. (Pl. 100 a. 112.) Dans la liaison **tt**, le premier **t** en beaucoup de manuscrits, a la forme de **c**, surtout dans les manuscrits italiens. (Pl. 100 b, ligne 3. 103. 105. 107 b. 113 a.)

Pour **u** et **v** le plus souvent encore on a la forme ronde, rarement la forme pointue; cependant vers la fin du XIII^e siècle l'usage devient de plus en plus fréquent de mettre le **v** pointu au commencement des mots, l'**u** rond au milieu et à la fin, mais toujours sans distinction de son (pl. 96 a. 96 b. 100 a. 104. 107 a). Dans la cursive le **v** pointu est ordinairement arrondi vers la base (pl. 100 a. 108). Plus tard, **v** a une forme plus grande avec un long trait initial; ce trait souvent forme une boucle; il faut pour cela avoir soin de ne point confondre **v** avec **b** (pl. 100. 108. 110 a). — Pour distinguer **u** de **n** quelques scribes commencent vers la fin du moyen âge à placer au-dessus de l'**u** un crochet (voir pl. 118 b). — Pour marquer la modification de la voyelle radicale dans **ū** dans les textes allemands on place un petit **e** au-dessus de l'**u**, ou deux traits ou deux points, dont la forme rappelle souvent encore et clairement son origine de l'**e**; souvent aussi on mettait un trait ou un simple point au-dessus de l'**u**. (Pl. 107 a. 110 a. 111.)

Souvent aussi **w** a les traits initiaux allongés, comme **v**; on risque alors facilement de le confondre avec **ll** ou **lb** (pl. 113 b, ligne 26).

y dans les textes anglais et français est mis très souvent pour **i**, en particulier dans les diphtongues et au commencement des mots. De même dans les textes allemands, à partir du XIV^e siècle, **y** est employé de plus en plus. (Pl. 107 a. 111. 113 b.)

z, dans l'ancienne écriture gothique, a d'ordinaire une queue (pl. 107 a. 110 a). On remarquera la forme du **z** dans le Codex de Dante, pl. 103 : d'après Wattenbach cette forme se retrouve particulièrement en France et en Italie; c'est de cette forme qu'est sorti le **ç** français (**c** cédille), qui s'est détaché de **z** (*Anleitung*, p. 66). Cette forme se trouve déjà dans la bulle d'Innocent III. pl. 88.

Les lettres majuscules, dans l'écriture gothique, se rencontrent plus souvent qu'auparavant non seulement au commencement des phrases et dans les noms propres, mais aussi pour signaler les mots importants, et souvent sans règle aucune, en particulier au XIV^e et XV^e siècle, pour toute espèce de mots. On rencontre souvent des lettres de demi-grandeur dont la forme ne permet pas de reconnaître si elles représentent des majuscules ou des minuscules. Les majuscules sont toujours de plus en plus ornées et renforcées, avec des doubles traits et des entre-lacs de toutes sortes. Souvent les majuscules sont formées de petites lettres agrandies et ornées. (Pl. 89. 96 a. 96 b. 100 a. 108.)

Abréviations. Dans la minuscule gothique on fait un bien plus grand usage des anciennes méthodes d'abréviation que dans la minuscule carolingienne. Les signes d'abréviation au XIII^e et au commencement du XIV^e siècle sont formés avec soin et netteté, plus tard au contraire ils sont souvent négligés et à cause de cela difficiles à déchiffrer. Pour ne pas avoir à lever la plume, souvent à la fin du XIII^e siècle et à l'époque suivante on relie le signe d'abréviation avec la lettre finale ou avec une autre lettre du mot, ce qui amène souvent une grande transformation du signe. (Pl. 96 b. 97 a. 97 b. 100 a. 107 b. 108.) — Dans l'autographe de S. Thomas d'Aquin pl. 95 et dans le traité théologique pl. 98 les mots qui se répètent souvent sont abrégés de telle façon que seule la première lettre est écrite, ayant à sa droite et en haut la dernière lettre suscrite, ou bien plusieurs lettres initiales et finales sont écrites de cette façon. Cette méthode d'abréviation, plus tard, est communément adoptée. (Pl. 100 b. 110 b.) — Au XIV^e siècle l'usage se répandit de plus en plus de remplacer certaines finales par un trait vertical ou oblique; souvent ce trait forme une boucle. (Pl. 92. 100 b. 107 b. 108. 110 b.) — (Sur les abréviations dans l'écriture gothique voir ci-dessous le chapitre sur les abréviations du moyen âge.)

Ligatures. La minuscule gothique est aussi caractérisée par ses nombreuses liaisons de boucles. Ces ligatures (que nous avons appris à connaître tout d'abord dans l'écriture lombardique : voir p. X) se rencontrent déjà dans la minuscule carolingienne du XII^e siècle (voir p. XIX), mais ce n'est qu'au XIII^e siècle qu'elles devinrent d'un emploi plus commun. On suit la règle déjà mentionnée p. X : « Lorsqu'une lettre se termine par un trait rond (comme **o**) et que la lettre suivante commence par un trait rond (comme **o**), ces deux traits ronds ne sont pas séparés, mais au contraire sont écrits l'un dans l'autre. » Ainsi se trouvait créé un moyen d'unir les lettres rondes qui jusqu'alors avaient été inabordables. Souvent aussi des lettres rondes sont écrites dans des lettres droites. (Pl. 89. 93. 98. 101.) — La minuscule gothique se distingue aussi par le fréquent emploi de la ligature des lettres avec l'**r** rond. Tandis qu'auparavant on ne mettait l'**r** rond qu'après **o**, on l'écrivait souvent maintenant après d'autres lettres, finissant avec un trait rond, par exemple après **b**, **d**, **g**, **h**, **p**, **v**, et enfin, ainsi qu'on l'a dit plus haut, on traite l'**r** comme une lettre indépendante, qui peut être employée partout. (Pl. 96 b. 98. 99. 113 a. 113 b. Voir W. Meyer, *Die Buchstaben-Verbindungen der sogenannten gotischen Schrift*, p. 6. 7. 19.)

Des anciennes ligatures on trouve toujours celle de *st*. Celle de *ct* est plus rare; comme vestige de l'ancienne ligature, **t** conserve en beaucoup de manuscrits une haste allongée (pl. 93. 96 b. 100 a). De même la ligature **&** devient rare, on lui préfère la note tironienne pour *et*. On rencontre encore quelquefois les ligatures *be* et *de*, dans lesquelles **e** se trouve inscrit en haut de la haste de **b** ou **d**. (Pl. 89; voir p. XIX, col. II, en haut.)

Séparation des mots et des phrases. La séparation des mots est en général faite d'une façon régulière, pourtant il y a encore des manuscrits dans lesquels les prépositions et d'autres petits mots sont quelquefois unis au mot suivant (pl. 93. 95. 103). Comme signe de ponctuation on a, d'ordinaire, pour la grande pause un point (et la phrase suivante commence par une majuscule), pour la petite pause un point avec un trait oblique suscrit (notre signe d'exclamation) ou un simple trait oblique. Souvent aussi un simple point marque la petite pause, mais alors il n'y a pas de grande initiale. Les phrases interrogatives ont le point d'interrogation. A la fin des documents on a souvent d'autres signes de ponctuation. (Pl. 91. 92. 96 a. 101. 103 b.) —